



Guy Faure et Arnaud Leveau (dir.)

L'Asie du Sud-Est 2008 : les événements majeurs de l'année

Institut de recherche sur l'Asie du Sud-Est contemporaine

Batavia, entre musées et quartiers mal famés

(Lettre de Jakarta) Paru dans Fase n° 10 Vol II d'octobre 2007

DOI : 10.4000/books.irasec.2209

Éditeur : Institut de recherche sur l'Asie du Sud-Est contemporaine, Aux lieux d'être

Lieu d'édition : Institut de recherche sur l'Asie du Sud-Est contemporaine, Aux lieux d'être

Année d'édition : 2008

Date de mise en ligne : 3 juillet 2018

Collection : Asie du Sud-Est

ISBN électronique : 9782355960352



<http://books.openedition.org>

Référence électronique

Batavia, entre musées et quartiers mal famés : (Lettre de Jakarta) Paru dans Fase n° 10 Vol II d'octobre 2007 In : *L'Asie du Sud-Est 2008 : les événements majeurs de l'année* [en ligne]. Bangkok : Institut de recherche sur l'Asie du Sud-Est contemporaine, 2008 (généré le 07 mai 2019). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/irasec/2209>>. ISBN : 9782355960352. DOI : 10.4000/books.irasec.2209.

Batavia, entre musées et quartiers mal famés

(Lettre de Jakarta)

Paru dans Fase n°10 Vol II d'octobre 2007

Le long du Kali Besar, canal à l'eau noirâtre d'où se dégagent de puissants effluves, s'aligne une rangée de bâtisses coloniales aux murs lépreux. Des vendeurs ambulants de brochettes de *saté* ont installé leurs échoppes au pied des bâtiments néerlandais du début du siècle précédent aux imposantes tours carrées. D'autres ont suspendu leur linge à une corde tendue entre deux piliers. Plus loin, un pont-levis datant du XIX^{ème} siècle est à l'abandon au-dessus du flot charriant des ordures.

Jakarta, ou plutôt Batavia, est né ici voilà près de 400 ans, quand les employés de la VOC (Vereenigde Oost-Indische Compagnie : Compagnie des Indes Orientales) y ont construit un port, établi un quartier d'habitations entouré d'un mur au pied duquel se sont agglutinés les coolies chinois. Les façades le long du Kali Besar étaient parmi les plus majestueuses de Batavia. Mais ce qui devrait être un vieux quartier bien entretenu et fréquenté par des touristes locaux et étrangers est une zone oubliée où rares sont ceux qui osent s'aventurer le soir venu. Les vastes entrepôts ou *gudang*, grâce auxquels les commerçants hollandais de jadis avaient bâti leur fortune et exalté la gloire de la Maison d'Orange, abritent aujourd'hui squatters et prostituées.

« Honte à nous pour avoir laissé faire cela dans un aussi beau quartier », lance Ella Ubaidi, l'une des fondatrices de l'association Jakarta Old Town Kota Tua (JOK) dont l'objectif est de réhabiliter le vieux Batavia. Petite et volubile, elle a choisi de nous rencontrer à Dapur Babah, peut être parce que ce restaurant patrimonial de Jalan Veteran

constitue un bel exemple de ce que pourrait être la vieille ville si elle avait été préservée et mise en valeur.

Décoré d'un fronton en pierre de la VOC, agrémenté d'anciens meubles chinois et d'enseignes du Jakarta colonial, ce superbe intérieur nous ramène un siècle en arrière, au temps des Indes néerlandaises. Comment expliquer que les autorités indonésiennes semblent avoir tourné le dos à leur quartier historique, quand Bangkok ou Hanoï s'enorgueillissent du prestige de leurs vieilles villes ? Peut-être, justement, par volonté de rejeter ce passé colonial, affirment certains. Préserver le vieux Batavia signifie conserver les anciens bâtiments hollandais, ce qui heurterait le patriotisme de rigueur.

Mais cette explication est partielle. C'est à cause de la dynamique économique et sociale des trente dernières années que *Kota Tua* (la vieille ville) est tombée en désuétude. « La population, particulièrement les jeunes, ont quitté ce quartier trop congestionné. Ils sont partis vers le sud, vers l'est, vers l'ouest, car chacun voulait bâtir du neuf. Chacun s'est précipité vers la modernité », dit Ella Ubaidi.

Des tentatives ont été faites dans le passé pour faire revivre ce quartier historique. Ali Sadikin, gouverneur de Jakarta dans les années 70, avait transformé certains bâtiments coloniaux autour du square Fatahillah en musées (le musée de l'histoire de Jakarta, le musée Wayang). Mais le square Fatahillah, grand-place des temps coloniaux, est désert. Presque aucun commerce ne contribue à donner un peu de vie à cette vaste esplanade.

Seul le vaillant « café Batavia », ouvert en 1993 par un Australien dans une belle résidence du XIX^{ème} siècle, offre un refuge confortable aux rares touristes en quête d'un peu de fraîcheur. D'autres opérations, plus récentes, ont abouti à des déceptions. En 1999, l'architecte Budi Lim a été commissionné par la municipalité pour restaurer le pont-levis qui enjambe le canal Kali Besar. Mais, trois ans après sa restauration à grands frais, le pont était déjà dilapidé. « L'embellissement n'est pas durable. C'est comme une femme qui a un chancre sur le visage, elle ne

doit pas se maquiller, mais elle doit aller chez le docteur », dit Ella Ubaidi.

L'association Jakarta Old Town Kota Tua a élaboré un plan d'action de concert avec la municipalité de la mégapole pour tenter d'amorcer un processus global de réhabilitation. L'approche est multidimensionnelle. « Il ne faut pas regarder ce quartier comme un monument mais, plutôt, comme un site de développement urbain avec un très gros potentiel. Il faut générer des activités économiques, ce qui permettra au site d'être mieux préservé », indique Harya Setyaka de l'Institut de développement régional et urbain. Dans un premier temps, l'association a suggéré la construction d'une route périphérique qui puisse diminuer le flot très dense de la circulation au cœur du quartier historique. L'idée est de permettre aux visiteurs de garer leur voiture à l'extérieur de la vieille ville - transformée partiellement en zone piétonnière et en espaces verts - et de s'y rendre à pied ou à bicyclette. Ce périphérique doit être achevé l'an prochain.

Le défi est toutefois de redynamiser un quartier qui fait figure de repoussoir aux yeux de beaucoup de Jakartaïens. « Il faut recréer une culture vivante, car plus personne ne veut vivre ici », estime Ella Ubaidi. Les prix des terrains dans le quartier historique sont parmi les plus bas de la capitale. Les investisseurs sont toutefois prudents : la réputation de Kali Besar et de Tiang Bendera — des quartiers mal famés — est solidement établie. Une riche indonésienne avait racheté, il y a quelques années, une rangée d'entrepôts coloniaux pour trois millions de dollars afin de les transformer en cafés. Elle s'est vite rendue compte que l'opération était ruineuse, faute de consommateurs.

L'une des options envisagées serait d'installer des universités et autres écoles supérieures dans certains bâtiments coloniaux de la vieille ville. « Les étudiants ont la capacité de générer des activités économiques formelles et informelles. Ils ont souvent un attachement émotionnel avec le quartier où ils étudient », estime Harya Setyaka. Il s'agit d'inverser la dynamique et de réinjecter une vie économique dans la vieille ville. « Nous voulons attirer des investisseurs qui apportent des industries créatives », dit-il.

D'autres obstacles rendent cette réhabilitation difficile. Les bâtiments coloniaux de *Kota Tua* sont souvent la propriété de banques qui ne souhaitent pas les affecter à de nouvelles utilisations. Les conseils locaux de la municipalité sont aussi parfois réticents à appliquer les consignes du plan-cadre. Point positif : le nouveau gouverneur de Jakarta, Fauzi Bowo, est un spécialiste de la planification urbaine. Il est le président du Comité de conseil de l'Association Jakarta Old Town Kota Tua. « Si nous pouvons commencer à mettre en place le plan d'action pendant les cinq prochaines années, c'est un bon signe. Sinon, cela veut dire que le pays n'est pas encore prêt », estime Ella Ubaidi.